

PAROLE DE DIEU ET PAROLE DES HOMMES

Jean BOISSET (Montpellier)

A moins que Dieu ne soit le premier mécanicien d'un Univers lui-même simplement mécanique, on ne peut guère concevoir une absence de relations entre l'homme et la divinité. Et cette relation est caractérisée par une conversation réciproque de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu.

Il semble bien que l'Histoire des religions nous apprenne que cette conversation a existé de tous temps et existe en tous lieux.

Mais l'Histoire des religions apprend aussi que les conceptions de l'homme sur cette relation peuvent revêtir, en somme, deux types : celui de l'origine humaine et celui de l'origine divine de cet échange de « paroles ».

Dans le premier type, l'homme façonne ce que j'appellerais son alphabet et sa grammaire, à l'adresse de Dieu, et il cherche à les lui imposer ; dans le second type, l'homme cherche à apprendre le langage de Dieu, et à le respecter.

Le premier type des rapports de l'homme avec Dieu — celui où l'homme cherche à imposer sa fabrication à Dieu — est certainement un type émouvant de recherche ; il montre comment l'homme ne veut pas être séparé, isolé, seul ; comment il se sent dominé par l'*Invisible*, et comment il cherche à coordonner son action avec celle de cet *Invisible* qu'il pressent partout et ne trouve nulle part. Mais il me semble que ce type de rapports porte en lui-même la marque de sa stérilité : l'homme peut-il imposer à Dieu son langage ? Il ne s'agit pas seulement de respecter les convenances révérentielles qui veulent que l'inférieur adopte les exigences de son supérieur ; il s'agit également d'une sorte de conséquence logique de la situation même de l'homme : si vraiment l'homme est — disons : dominé par Dieu ; si Dieu est premier et l'homme second ; si, en un mot, c'est l'homme qui est la créature, et Dieu le Créateur, il est logique que l'homme se mette à l'école de Dieu, pour apprendre de lui son propre langage, et pour en respecter les règles, le vocabulaire,

la syntaxe et l'esprit. Toute autre façon de faire risque de n'être qu'idolâtrie, c'est-à-dire forme religieuse sans véritable piété, sans don de soi à une divinité souveraine ; et méconnaissance de ce que doit être le rapport réciproque de la créature et du créateur.

La tradition judéo-chrétienne rapporte que « au commencement Dieu dit... », et, selon l'Évangile johannique, que « au commencement était la Parole — le *Logos* ».

Ainsi, dès l'origine, c'est Dieu qui parle à l'homme. Il n'est pas dit que l'homme comprenne forcément ce langage ; il est dit, au contraire, que, bien souvent, l'homme lui est resté étranger. Mais il est dit que l'homme peut le comprendre et l'utiliser à son tour ; il est même dit que l'homme l'ayant compris, ne doit pas s'en servir uniquement pour converser avec Dieu, dans un isolement splendide et superbe, mais qu'il doit en user avec son semblable, même si ce semblable ne le comprend pas.

Il y a là un paradoxe qui tient à la nature même de ce langage.

Les langages des hommes sont faits d'extériorité, de mots, de paroles, de règles d'accord qui tiennent aux choses. Et c'est ce qui rend difficile (et parfois impossible), l'expression, par eux, de l'intériorité, du profond, de l'intime ; à tel point que certains mystiques en ont été réduits à prendre le contre-pied de ces langages pour exprimer ce qui, par eux, était inexprimable. Cela provient, me semble-t-il, de ce que le langage de Dieu est fait d'intériorité, de profondeur, d'intime, qui ne tiennent pas aux choses mais à l'être ; et c'est alors ce qui rend difficile l'expression de ces choses dans ce langage, à tel point qu'il n'est pas rare que l'on dise, que l'on parle, et que l'on ne soit point. Autrement dit, il arrive que le langage des hommes soit extérieurement correct, par rapport aux exigences du langage de Dieu, et foncièrement incorrect par rapport à son « esprit ». L'inverse peut d'ailleurs se produire : il peut se faire que, sous des incorrections extérieures, il se cache une parfaite correction intérieure. L'Évangile rapporte à ce sujet, une remarquable parabole, celle des deux fils (Mat. 21 : 28). L'un des deux, prié par son père d'aller travailler à la vigne, promet de le faire et ne le fit pas ; l'autre, à la même demande paternelle, répondit qu'il n'irait pas au travail, mais y alla. Lequel des deux, demanda Jésus-Christ, a-t-il fait la volonté de son père ? Et les auditeurs répondirent : le second. Ici, à l'intention du père, avait finalement répondu l'intention du fils ; et c'est la correspondance des intentionnalités qui permet de ne pas parler pour ne rien dire, de ne pas parler dans le désert ; de parler pour être compris.

L'intentionnalité du langage de Dieu à l'adresse des hommes, dans la tradition chrétienne, est l'amour. Quelle que soit la langue employée, il y a parole de Dieu, quand il y a parole d'amour ; c'est-à-dire « parole » (expression de l'intention de celui qui la formule) qui engage l'être jusqu'au don de soi-même. Sans doute, peut-il y avoir des « paroles »

qui promettent le don de celui qui les prononce, et des actes qui retiennent ce don ; alors, on parle, on dit, et on ne fait pas ; peut-être parce que l'intériorité manquait aux paroles, qui, au lieu d'être dites « du profond de soi-même », étaient dites « en l'air ».

Ainsi, pour parler correctement, pour parler à Dieu comme pour parler aux hommes, l'homme doit savoir que sa parole l'engage, et l'engage jusqu'en son fond, parce que la parole de l'homme lui a été donnée par Dieu ; que cette parole est la même pour l'un comme pour l'autre (si les langues qui l'expriment sont différentes), que Dieu est au commencement de cette parole, puisqu'il est lui-même la Parole. Et ainsi, « parler », pour l'homme, devient synonyme de « faire œuvre de Dieu », c'est-à-dire d'amour.

Il est compréhensible que, pour accorder son langage à celui de Dieu, l'homme doive faire l'inverse de ce qu'il fait, en général. C'est-à-dire : non pas se demander comment il s'adressera à Dieu, mais bien : comment il convient à Dieu que l'homme s'adresse à lui. Autrement dit : la parole qu'exprime l'homme à l'adresse de Dieu, doit être marquée par davantage, peut-être, de réceptivité que d'expression ; en tout cas, par le souci de convenance, d'accord, de sa parole humaine avec la Parole divine.

Cet accord ne peut être réalisé que dans la méditation, que dans le recueillement. Recueillement de l'homme, en lui-même. Non pas repliement de l'homme sur lui-même, mais recueillement, resaisie de lui-même ; et méditation : recherche de la volonté de Dieu, de la « parole » de Dieu, de ce que Dieu a dit à l'homme, dans l'Histoire ; et de ce que Dieu lui dit, maintenant.

Ce que Dieu a dit à l'homme, dans l'Histoire, la tradition chrétienne le voit contenu dans la Bible ; ce que Dieu dit à l'homme maintenant, la même tradition en rapporte des témoignages, qui montrent que la voix de Dieu ne s'est pas arrêtée de parler au cours des siècles.

Evidemment, le risque est couru des erreurs et des illusions. L'homme peut se tromper sur l'origine de la parole qu'il entend, et l'attribuer faussement à Dieu. Il n'en va pas autrement dans les langages des hommes : chacun peut commettre des contresens. Mais ici, le contresens ne relève pas de la grammaire : il tient à l'état d'âme.

La première — et peut-être la seule — des conditions que l'homme ait à remplir dans cet échange avec Dieu, c'est celle de la pureté d'âme, de la clarté intérieure. C'est aussi celle qu'il doit remplir, s'il veut que sa parole ait une signification de valeur, quand il parle à ses semblables.

Pour quiconque s'efforce à cette pureté et à cette clarté, l'obscurité ne tarde pas à se manifester comme telle ; et il sait la reconnaître, et, s'il le faut, l'avouer ; alors, la parole est franche, et francs sont les rapports d'homme à homme, comme sont francs les rapports d'homme à Dieu.

Ce qu'on appelle le langage religieux, n'a de valeur, je crois, qu'à cette condition, d'être vraiment et purement, la conversation ouverte

par Dieu avec l'homme, à laquelle l'homme participe dans le plus profond de lui-même, et dans son engagement entier, devant Dieu et à son adresse, aussi bien qu'à l'adresse de ses semblables. Le langage de l'homme à l'adresse de Dieu et à l'adresse des hommes, ne peut être qu'inspiré par l'Évangile. Et je ne crois pas qu'on puisse dire que le langage de l'Évangile soit autre chose qu'un langage d'amour.

Il n'est sans doute pas nécessaire de faire remarquer qu'une telle façon de parler n'est pas facile à réaliser. Mais il ne s'agit pas de facilité : rien n'est facile qui est « à hauteur d'homme ». Il s'agit de savoir s'il y a une hiérarchie entre l'homme et Dieu, et dans quel sens elle s'établit ; il s'agit également de savoir si Dieu doit être pris au sérieux, ou pas.

Il ne s'agit pas de savoir si l'homme n'a pas commis et ne risque pas de commettre des erreurs, soit en écoutant Dieu, soit en lui parlant, soit en écoutant ses semblables ou en leur parlant. Il s'agit de savoir si notre langage d'hommes prend sa source dans notre intériorité — et alors, quelle est la valeur de cette intériorité.

Il s'agit de savoir si le fond même de la conception chrétienne de la vie, engage notre vie entière, sous le signe de l'amour de Dieu pour l'homme, de l'amour de l'homme pour Dieu et pour les hommes. Il s'agit de savoir si, vraiment, nous « aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier » (I Jean 4 : 19), et si, quand nous faisons acte de parole, nous faisons acte de Dieu, qui est amour (I Jean 4 : 8).